Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 45

Artikel: Vieux copains
Autor: St-Urbain
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-219859

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aussi bien est-il surprenant, étant donnée la vitesse excessive à laquelle circulent ces véhicules, qu'il n'y ait pas plus d'accidents, plus de vieillards et d'enfants écrasés.

S'il est nécessaire, à présent, dans la rue, d'avoir des yeux des deux côtés de la tête, pour autant que l'on tienne tant soit peu à sa vie — guenille, si l'on veut, ma guenille m'est chère — il y faut aussi, plus que jadis et en dépit de l'existence enfiévrée qui caractérise ce temps-ci, de la bienséance et de la galanterie, deux qualités à remettre en honneur.

Quelle différence, par exemple, entre le salut d'autrefois, souriant, incliné à la façon d'une révérence, et le salut sec et froid d'aujourd'hui. On s'en excuse sur le souci des affaires. On n'a plus le temps d'être poli.

Vraiment !!

Il est vrai qu'il faudra aussi que les dames se résignent à une allure plus rapide sur les trottoirs et à réduire peu à peu la durée de leurs « causettes », surtout quand elles ont un panier au bras. Les trottoirs lausannois ne sont pas propices au stationnement. Circulez, Mesdames ! Circulez, Messieurs !

Ah ! sans doute, ce sera une privation pour les dames, particulièrement, que de ne pouvoir plus faire d'aussi longues poses devant les étalages des négociants. Le mari y trouvera peut-être avantage.

Quant aux Messieurs et jeunes gens, il est bon peut-être de le leur rappeler, car ce sont choses qu'on oublie facilement, lorsqu'ils croisent, sur un trottoir, une dame ou une personne plus âgée qu'eux ils doivent descendre sur la chaussée ou céder le pas : « Après vous, Madame ou Monsieur ». De même, si l'on marche, sur un trottoir, de front avec une dame ou un monsieur plus âgé que soi, il convient de lui laisser le haut afin de lui épargner les éclaboussures causées par le passage des véhicules.

Vous souriez ? Pourquoi ? Il n'est pas de jour où nous ne remarquions des infractions à ces élémentaires devoirs de politesse et de bienséance. Est-il donc superflu de les rappeler ?

J. M.

Les gosses ! — Bébé, dans sa chambre, mène un bruit d'enfer. Il a disposé tous les sièges en manière de véhicules, de façon à imiter un encombrement de voitures, et pousse des cris furieux.

— As-tu fini de faire un pareil tapage gronda sa mère.

— Je joue au cocher.

— Tu vas avoir le fouet !

— Oh ! je l'ai déjà !

LA VALLEE DE JOUX

ILS sont en train de disparaître, ces ateleliers familiaux. La guerre, la civilisation et ses usines les ont anéantis. Seuls, dans les maisons foraines, on les rencontre encore, animés par quelque vieil ouvrier qui n'a point voulu se résigner à aller « en fabrique ».

C'est une page de notre histoire qui se tourne, cette disparition d'un passé glorieux, plein de travail, d'invention. Combien de pièces merveilleuses, organismes délicats — nécessitant une assiduité que nous n'avons plus — sont sortis de ces petites chambres basses, enfumées.

Lorsqu'on y entrait, poussant la porte noircie par le temps, on était saisi par une odeur spéciale, odeur de renfermé, de pétrole et de poussière de tourbe, car en ces temps on n'ouvrait guère les fenêtres, et sitôt que le soleil paraissait, on s'empressait de tirer les rideaux. La pièce était silencieuse. Penché sur son ouvrage, la loupe à l'œil, l'horloger solitaire ne faisait guère de bruit. Seule, dans son armoire, la haute pendule de Morez rompait le silence d'un tic-tac familier. Parfois, dans une cage suspendue à quelque poutre du plafond, un canari faisait entendre ses trilles vigoureux.

Comme elle était chaude l'atmosphère de ces pièces où nous avons vu travailler nos grand-pères, une toque de velours sur la tête. Comme elle plaisait à nos yeux d'enfants avec son ameublement rustique. Dans un coin le vieux bureau en sapin sur lequel le petit Larousse voisinait avec les livres d'U. Olivier ou d'O. Huguenin. A la paroi, dans leurs cadres de bois noir Viret et le colonel Audemars témoignaient des sentiments politiques et religieux du maître de céans. Dans un coin, souvenir du passage des Bourbaki, un vieux fusil au canon rouillé reposait pacifiquement... Et le gros fourneau, dans la cavette duquel on mettait en hiver cuire des pommes succulentes dont l'odeur nous revient au travers des années. Tous ces bruits familiers qui se sont tus : le ronronnement du burin fixe, le grincement de l'archet sur le cuivrot et celui des vers à bois dans les vieilles parois de sapin.

C'était le bon temps du travail à domicile ; aucun règlement ne devait imposer sa servitude à l'ouvrier. Si celui-ci veillait le plus souvent jusqu'à dix heures, (nous dirions vingt heures aujourd'hui), il pouvait pendant la journée s'accorder des moments de répit. Vers quatre heures une odeur savoureuse montait de la cuisine, c'était dans un bruit de vaisselle que l'oreille percevait à peine, la préparation du goûter, du café au lait, repas que nous avons sacrifié au souper, afin de suivre l'usage du monde. Un voisin venat parfois rendre visite, alors, on ouvrait une petite armoire dans laquelle il y avait «le demi» avec la croix fédérale au col. On le remplissait d'un bon vin vaudois, que l'on savourait, le dos tourné à l'établi, en devisant des choses du jour.

Mais cette époque est passée. Les petits ateliers se désertent de plus en plus. Tous ces vieux outils, que ne connaît plus notre technique moderne, on les a mis pêle-mêle dans une caisse. Le quinquet à pétrole et l'enclume sont relégués au « soleret ». Cependant, c'est toujours avec respect que je pénètre dans ces pièces où sont ancrées nos traditions, où s'est forgé notre passé, un peu de notre bonheur.

Globus.

Le Véritable Messager Boiteux de Berne et Vevey pour 1926. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : 60 centimes.

Octobre, les vendanges, les almanachs ! L'hiver est proche ! Oui, mais qu'il serait morne pour certaines familles si elles n'avaient pas le « Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey » à feuilleter et commenter. Celui pour l'an de grâce 1926 vient de sortir de presse et continue la solide tradition établie par les 218 almanachs qui l'ont précédé. Comme toujours, il contient de tout : des renseignements d'une sûreté à toute épreuve ; la tabelle des foires, des histoires, de vraies histoires comme on en écrit plus guère ; des articles de vulgarisation scientifique, et enfin de ces mots, de ces anecdotes qu'on apprend pour ainsi dire par cœur et qu'on place, à son tour, au moment opportun.

Le tout, comme d'usage, est fort bien illustré par des dessins au trait net et vigoureux. Dans cet ordre d'idées, il faut citer la « grande planche » consacrée aux Alpes vaudoises et fribourgeoises vues à vol d'oiseau et qui ouvre une série de documents topographiques qui aura certainement de la valeur.

H. T.

VIEUX COPAINS

ON s'est retrouvé, sans savoir comment, dans le train de Berne. On ne s'était pas revus depuis les bancs de l'école primaire.

D'instinct, pourtant, on se tutoie : « Que dis-tu de bon ? » — «« Tout de bon ! Et toi, que deviens-tu ? » On se regarde, pour voir sur l'autre ce qu'on a vieilli soi-même. « Que deviens-tu ? » C'est vite dit, et ce serait si long de narrer toutes les péripéties de sa petite vie.

« Moi, dit l'un, je suis dans la confiserie ! (Ce qui vaut mieux que d'être dans la mélasse...) « Et moi, dit l'autre, je suis secrétaire au Département des Travaux Infinis... » Celui-ci à Berne, celui-là à Zurich.

Et chacun imagine le travail de l'autre.

Le confiseur, dans un laboratoire tiède, avec l'odeur écœurante du chocolat chauffé. Des petits engins, des moules. Et la chaleur du four, ensuite, avec cette sensation vanillée.

Le secrétaire, sur un tabouret à vis, avec un rond de feutre pour amortir le contact. Des feuilles avec des colonnes de chiffres. Le cliquetis des machines à écrire, des crânes penchés sur les pupitres. Une vie terne, imprégnée de l'odeur des vieux bâtiments officiels : tabac et moisissure.

Le confiseur demande : « Tu es marié ? de la famille ? » — « Oui, deux gosses ! et toi, vieux garçon ? » (Il a vu l'annulaire sans bague) — « Mais, oui, tu me connais, un fier original. » — « Pourtant, quand on a du chocolat à offrir aux demoiselles ?... » — Oui !... mais il vaut mieux le vendre ! »

Et le secrétaire qui prend la vie au jour le jour, qui comprend que son copain est « intéressé ». Il ne s'est pas marié pour « avoir »... Amasser, entasser... Et après ? — Après, mon ami confiseur, il faudra tout quitter !...

Ce monologue mental, le confiseur le fait aussi : « Un rond-de-cuir, une famille, un petit bourgeois ! Pauvre type... »

Et l'arrêt qui marque la séparation arrive. On se quitte et, sans émotion, on continue son chemin.

On a retrouvé un vieux copain, mais comme on a changé avec les années !...

Ainsi va la vie !

St-Urbain.

Recommandation. — Courteline descend dans un hôtel et demande une chambre. On lui en montre une. Elle lui plaît. Il va s'inscrire sur le livre des voyageurs lorsqu'il aperçoit — ô horreur ! — une punaise dans le registre. Il prend vite son chapeau, sa valise et quitte l'hôtel. Sur le seuil, il rencontre l'hôtelier.

— Vous partez, Monsieur ? Qu'y a-t-il ?

— Monsieur, vous ne me ferez jamais coucher dans un hôtel où les punaises se renseignent sur la chambre que je vais occuper !

Question d'appréciation. — Dans un village de montagne, il avait été procédé à une correction de route et il avait fallu reculer de quelques mètres le mur d'une propriété. Comme ce mur avait été construit en excellente pierre de Meillerie, l'entrepreneur jugea bon de reconstruire le nouveau mur avec ces mêmes pierres, puisqu'elles se trouvaient sur place.

Le propriétaire fut loin d'approuver cette manière de faire ; il adressa un recours, argumentant qu'il était inadmissible qu'on reconstruise son mur avec des cailloux qui avaient « plus de cent ans ».

O. D.

POUR LE MARIAGE DE NUMA

JEAN-JAQUES et Lise, sa femme, ont, ce soir, une discussion bien importante, puisqu'elle dure depuis près de deux heures : par moments, leurs voix s'élèvent, montent très haut ; puis elles font place à des silences, interrompus seulement par de grands soupirs s'échappant de la poitrine de Lise.

Ces silences et ces soupirs sont pénibles à Jean-Jaques qui, dans ses propres profondeurs, pressant que « ça va recommencer » !

— Voyons, dit en effet la femme de Jean-Jaques, pour une fois prends donc mon parti : dans les ménages convenables, les deux époux sont toujours d'accord, particulièrement en présence des enfants; pour toi, tu ne me soutiens jamais, pas même devant Numa qui serait pourtant très heureux s'il voulait écouter mes conseils.

— Tes conseils ! que veux-tu que j'en dise ? Tu aimerais qu'il se décide à te donner pour belle-fille la petite Rosa, notre volontaire pendant une année: et pourtant tu sais que si elle est entichée à mort de notre Numa, lui, de son côté, ne veut pas en entendre parler ! Dans de telles conditions, pourrais-tu trouver juste que je soutienne des projets contraires aux vues de notre fils ? N'est-il pas libre de choisir lui-même sa future compagne ? Voyons, Lise ! est-ce ma mère qui t'a choisie ou est-ce moi ?

— Oh ! par exemple ! j'estpère bien que c'est toi ! Il ferait beau voir que tu n'aies pas eu toi-même la force de caractère de dire que tu me voulais ! Pourtant, quand on retourne tout, on en vient à penser que j'aurais pu trouver mieux ! Mais enfin, c'est fait : et il faut bien se résigner !...

— Te résigner ? en voilà une de parole !...